

Laisse la nuit venir.

Elle ne vient pas, la nuit, elle est toujours là. Toujours ! Et oui, tout au long du jour et des jours, elle est là : c'est elle le bleu où baignent les formes que le soleil noie. C'est elle qui, le moment venu, fait surgir la palette qui pose les indigos sur ce que nous appelons le monde. Et qui n'est pas le monde. C'est la nuit qui sait faire surgir à partir du bleu toutes les couleurs du filtre.

Souvent, tu n'aimes pas cette permanence de la nuit : elle engrise, crois-tu, elle défait ce que tu crois être la clarté des ensoleillées. Tu la vois, comme tapie, dans l'ombre dont le nuage de mauvaise augure dessine les oiseaux de proie sur les collines. Tu sens passer alors, dis-tu, la ténèbre sur le monde. Et, sans t'interroger plus, tu essaies de repousser l'image loin de toi.

Laisse la nuit venir. Laisse la s'accomplir. Le froissement d'ailes que la ténèbre, en plein jour, passe sur ce que tu crois être le monde, laisse le t'effleurer et, le coeur battant, compte l'écoulement des secondes, une à une, avant que ne s'abatte sur toi le fracas d'une foudre qui n'éclatera pas. Les gris et les noirs de la ténèbre sont des bleus qui s'incrument dans les écorces de la nuit.

La nuit sait aussi devenir le vieil arbre dont l'aubier de l'écorce laisse le coeur à nu. On dit de lui – et toi comme les autres - qu'il est l'arbre mort, l'arbre sec. Mais non : le coeur ouvert du vieillard, ses grumeaux de pâte que l'ocre et l'orangé commencent à ronger bleuissent déjà. La ténèbre ne s'incruste pas dans les écorces de la nuit, elle en sourd. Elle ente ce que tu appelles ses gris et ses noirs sur ce bleu qui n'est pas encore ou qui n'est plus une couleur. La ténèbre, ainsi entr'aperçue, rassure : ses noirs et ses gris ne sont que les valeurs d'une ocre ou d'un orangé qui se dégagent du bleu, en douceur. Sache reconnaître l'ocre à l'état naissant, quand elle se dégage, la nuit, des noirs et des gris du bleu.

La nuit, d'aucuns ont voulu la célébrer, la transfigurant, la creusant de tournesoleils venus de la Provence, l'étincelant par cuivres ou cordes, cymbales et galaxies, vapeurs ou pierreries : la nuit n'est pas le Jardin des Hespérides... Personne ne pourra jamais colorier les bleus de la nuit. Ne t'y essaie pas ; tu n'en ferais que l'erzatz somptueux du paradis. Un espace paysagé comme une aire de repos sur les autoroutes. Non : accepte la nuit noire, si bleue.

Le bleu si noir de la nuit, pressens combien il suggère l'impossible limite entre ce qui n'admet pas de limite et ce qui n'est que limite. Les médiévistes semblent penser qu'au Moyen-Âge les moines n'imaginaient pas de cloison entre ce que l'homme perçoit de l'univers et ce qu'il perçoit de l'au-delà, pas de cloison sinon ce voile dont ils se sentaient, eux, les moines, capables de dissiper la présence à force d'ascèse et de silence. L'évanouissement de ce voile évanescent, le bleu si noir de la nuit le suggère, si tu sais pressentir la suggestion. Laisse la nuit venir.

Laisse la nuit venir et tu sauras ainsi qu'il est des lieux à la semblance de ces basiliques romanes sur les chemins de Compostelle où l'on imaginait que s'interpénétraient la Jerusalem céleste et sa réplique imparfaite quand le chant grégorien des moines et la marche alentie de la masse des pèlerins s'accordaient aux rythmes parfaits de ce que l'on croyait le cosmos. Mais, à la différence de ce que tu crois encore trop souvent, le bleu si noir de la nuit te montrera, et sans insister, que c'est encore erreur sans doute cette image mille fois répétée de la

Jerusalem céleste.

La nuit, si on la laisse venir, si on ne se hâte pas de jeter contre elle les flammes des torches ou des spots, enseigne au contraire, même en plein jour, que le voile transparent est bien pauvre image pour désigner la limite improbable entre ce qui n'admet pas de limite et ce qui n'est que limite. Dans la basilique romane – effarée par les sons et les lumières des déambulations – l'extase religieuse des pèlerins et des visiteurs attirés par l'Office du Tourisme sombre en fausse semblance fatiguée : la nuit s'en est retirée. Restent la gesticulation et les vains efforts des clercs pour lui donner un sens. Vains, puisque la nuit, ils veulent l'ignorer.

A leur différence, garde la nuit autour de toi. Laisse la nuit venir comme vient la lumière par les baies romanes. Et ce n'est pas la lumière de la Jérusalem céleste : abandonne aux gothiques, abandonne aux fantaisies baroques les cascades brillantes des faisceaux lumineux descendant vers nous illuminer nos ignorances. Laisse venir la nuit, le bleu si pâle de la nuit, cette lumière profonde qui est la respiration même du roc.

Oublie un instant ce que tes sens et ta culture t'apprennent, crois-tu : que la lumière romane viendrait du soleil pénétrant par les meurtrières étroites des baies romanes ; que ce rai lumineux, réduit à presque rien, dispersé par l'ébrasement de l'ouverture, n'éclaire plus, ne colore plus, ne révèle plus les formes dans lesquelles il se noie. Même si tu sais que c'est vrai, tu sais aussi, accepte de le savoir, que ce n'est pas vrai...

C'est de l'immense opaque du roc que vient la lumière profonde. Impossiblement, bien sûr, mais si tu es devenu un être de la nuit, tu pressens que cet impossible là fait partie du champ infini des possibles. Le bleu si pâle, le bleu si profond de la nuit sourd du roc d'où l'on crut tirer les pierres de l'édifice. Le roc a été afouillé, dégagé, délité, déplacé même et taillé, réinstallé, transformé en parements, colonnes engagées, pilastres, contreforts, claveaux, mais il a toujours été là, nuit obstinée, sans espace ni temps, et il y sera toujours, dans un toujours si infini qu'il est aussi bien jamais, dans un espace si infini qu'il est aussi bien nulle part. Il est, le roc, et c'est tout. Opaque. Inengendré. Immobile. Et la nuit, obstinée, obsidienne, pareillement.

Du roc, de l'opaque, de l'inengendré, de l'immobile, de l'illimité, rien ne peut sourdre et où cette naissance aurait-elle lieu ? Et quand ? Il n'y eut jamais un jour, jamais un matin. Il n'y a pas d'ailleurs. L'être est. Le roc. Et la nuit. Et le bleu profond, si pâle, de la nuit. Mais alors, la lumière ? Mais alors, toi ? Et ces mots qui veulent te convaincre de laisser venir la nuit ? Mais alors la limite ?

La question est pour être posée. Non pour qu'il y soit répondu. Si tu laisses venir la nuit, la nuit qui est toujours là et qui n'a ni à venir ni à advenir, si tu laisses venir la nuit, tu vivras peut-être, homme de nuit, ici ou là, des moments d'intensité où, tout soudain, tu te sembleras un être qui n'est plus lui, dénué absolument et par le dénuement même identique à l'être, poreux, dispersé, rassemblé dans le bien-être du non-être. Cela ne durera pas. Rassure-toi. Sauf à l'ultime instant. Et, sauf à l'ultime instant, tu voudras alors trouver les mots, les mots de l'espace et du temps, pour dire l'intense et ce sera difficile car dans l'espace et sous le temps les mots s'étalent, s'aplatissent, bavardent tandis que l'intense exige des mots abrupts, hâchés par les lances d'acier de l'instant, foudroyés. Ce sera difficile, mais on y

arrive, parfois.

Laisse venir l'intense. La nuit noire pose alors ses indigos sur ce que tu appelles parfois le monde. Et qui n'est pas le monde. Laisse aller ces indigos d'où surgissent toutes les couleurs du filtre. Laisse-les peindre sur tu ne sais quelle toile une nature morte composée de gestes, de cris, d'applaudissements, de vies où les ocres et les orangés, à peine issus du bleu, engendrent déjà les verts, les grenats, les bruns de l'émail limousin et aidés des forces folles qu'engendrent les très hautes températures figent dans le sable métamorphique des formes, des volumes, des surfaces, le monde.

Ou alors, comme Pierre Soulages à Conques, confronté à un édifice construit pour accueillir la lumière solaire avec des moyens techniques considérables et des subtilités physiques et mathématiques, invente à juste titre que les bâtisseurs ont moins voulu exalter la puissance de cette lumière que faire apparaître ses variations, fussent-elles minimales. Et pour cela, comme lui, cherche la translucidité. La translucidité et non la transparence. Cherche, comme il a cherché et trouvé, un matériau qui soit à la fois le roc et translucide et qui interdirait à la fois au regard de se perdre vers l'extérieur et à la réflexion de poser que la lumière vient de l'extérieur. Il ne suffira donc pas de dépolir la surface du verre. Il te faudra faire que le verre (le roc à l'état extrême) s'opacifie dans sa masse même, au point qu'il devienne le créateur de cette lumière. Et celle-ci, tu comprendras alors, être de la nuit, qu'elle ne traverse pas, transcendantale, les murs de l'édifice mais qu'elle en émane, désaturée, désaturante, pour créer le monde intérieur de la basilique.

Laisser la nuit venir : tu comprends déjà que sa venue est une arrivance, un geste intemporel et hors de l'espace. Permanence et non lieu de l'immanence. Le bleu très pâle de la nuit est toujours là, tellement là et tellement toujours que, souvent, tu ne le vois plus. Tu es dans la basilique de Soulages et tu ne notes même plus que les multiples baies ne hâchent pas les murs qui les portent : les vitraux d'aujourd'hui n'ont plus la bordure habituelle qui ordinairement tranche sur la monotonie des parements. La lumière, la lumière et la nuit émanent du minéral. N'en émanent pas vraiment (quel que soit ton effort, homme de nuit, tes mots toujours bavarderont) puisque rien ne peut émaner du tout qui est tout. En émanent pourtant impossiblement comme ce que tu appelles le monde et qui n'est pas le monde. Les couleurs et les formes vont bientôt apparaître par la grâce de cette nuit, mais elles ne sont pas encore là. Et c'est aussi une grâce. Qu'elles ne soient pas encore là, c'est encore une grâce de cette nuit. Si elles ne sont pas encore là, elles vont y être.

Laisse venir par la nuit les couleurs et les formes. Pour l'instant, pour cet instant de grâce, la lumière baigne l'indifférencié. Le blanc – que tu pourrais dire un gris – est d'un bleu très pâle et tu te souviens d'avoir lu quelque part qu'avant l'usage du verre pour les vitraux, on utilisait l'agate. Le bleu très pâle est à peine nuancé ici et là, au point qu'ici et là n'existent pas encore. Des pans de matière minérale apparaissent et disparaissent ou plutôt disparaissent avant même que d'apparaître : des biais, des courbures, des inflexions décontenançant les choses et les êtres. Mais y a-t-il des choses et des êtres ? Homme de nuit, tu sais déjà qu'il va y en avoir et qu'il est bon qu'il n'y en ait pas encore. De ce tout qui est tout et d'où rien ne devrait pouvoir émaner s'annonce l'arrivée des couleurs et des formes, des choses et des êtres : imminence de l'immanence. Le monde à l'état naissant par la grâce de la nuit.

Et toi, acceptant l'aubaine de la nuit, tu sais alors et définitivement que tu es toujours dans l'indifférencié, que tu y seras toujours, que tu y as toujours été, ou jamais. Truchement indéfini par lequel un monde apparaît là où rien ne devrait pouvoir apparaître, tu sais que tu n'existes pas et tu sais aussi que cette inexistence est merveilleuse. Oui, une grâce. Ou un charme.

Le songe d'une nuit d'automne. Et dans ce songe quelqu'un rêve qu'il rêve et que dans ce rêve s'invente l'histoire d'un matin, quand soudain, l'Opaque de l'être-là décida, comme ça pour rien, qu'il y aurait des matins et des êtres pour s'en apercevoir et les hanter. Et ce matin-là sortit de la nuit, sans éteindre le bleu si pâle de la nuit. Le bleu si noir de la nuit, ce matin-là ne l'éteignit pas, il lui laissa de vastes campagnes à blanchir et le bleu de la nuit les blanchit et des formes et des couleurs sortirent de l'indifférencié et l'on se mit à chercher et à trouver des mots pour les nommer. L'histoire (au moins dans ce rêve, au moins dans le songe) ne s'arrêtera plus, ne peut plus s'arrêter puisque, depuis longtemps, depuis si longtemps que c'est toujours, les mots qu'on a trouvés se sont articulés en textes qui se reprennent et s'engendrent les uns les autres et ne cessent de désigner, mais de loin, un point final qu'ils n'atteindront jamais. Les campagnes se sont peuplées, se sont colorées, se sont différenciées, comme si c'était là le monde.

Et l'on se mit à craindre la nuit. On se mit à trouver qu'elle engrise les adrets, noircit les ensoleillées, se tapit dans l'ombre dont le nuage de mauvaise augure dessine les oiseaux de proie sur la colline. On dit alors qu'elle passe la ténèbre sur le monde, sur ce qu'on appelle le monde. Et qui n'est pas le monde. On avait le bleu. On eut le blues. On essaya de l'empêcher de venir. Pour moins percevoir le passage de l'aile maléfique, on se mit aussi à transfigurer la nuit : on la défigura, y ajoutant des tournesoleils dorés, les clarines étincelantes des taureaux de la pleine lune, les chemins de Saint-Jacques et les mille pierreries des parcs d'attraction. Comme cela ne suffisait pas, évidemment, on l'identifia à la mort.

Laisse venir la nuit. La nuit n'est pas la mort. La mort n'est pas la nuit. Dans la nuit, quand tu es dans la nuit, quand tu sais que tu es dans la nuit, tout s'est tu autour de toi, un silence grave allège ton être. Tu frissonnes et tu penses, un instant, que tu es alourdi, tant le silence est grave. Mais non : tu es seulement cloué sur place. Vertical. Enfin et pour peu de temps. L'instant d'avant tu te croyais heureux parmi le monde organisé des mots. Ou attristé mais toujours parmi le monde organisé des mots. Et puis soudain, c'est l'aube de la nuit, à l'entrée de la parole, tu entres l'être-là et que ce que tu appelles le monde n'est pas le monde. Verticale intuition que tu es le tout, c'est-à-dire (mais ce n'est pas à dire, c'est à saisir) c'est-à-dire rien. Et tu disparais en tant que leurre et cela n'a aucune importance. Anéanti, annihilé, mais allègre. Enfin allégé : la lumière profonde, toi, retourne à l'opaque.